DANS LA RÉGION

A LILLE

Le Premier Mai célébré très dignement par des milliers de travailleurs, fut une des plus belles fêtes populaires.

Le 1er mai a été fêté hier à Lille par toute la population ouvrière avec toute la dignité qu'il convient. Cette grande fête qui fut longtemps présentée par les adversaires des travailleurs comme une journée de révolution et de vacarme, a produit sur tout Lille par la façon paisible et calme dont les travailleurs l'ont célébrée, la plus favorable impression.

Le soleil qui avait boudé en dépit de toutes les fêtes et avait fait grise mine aux cérémonies municipales, s'est tout à coup manifesté, éblouissant, radieux, pour apporter aussi son appoint à la Fête des Ouvriers, et leur donner par ses éclats d'or, l'illusion d'un peu de bonheur !

LE CORTEGE CORPORATIF

Le matin, vers neuf heures à la Bourse du Travail, une grande assemblée de travailleurs précéda l'organisation du cortège annuel. A l'issue de cette réunion, le défilé se prépara et en bon ordre, plus de 300 ouvriers et employés, appartenant à toutes les corporations lilloises syndiquées, se dirigèrent vers l'Hôtel de Ville.

Parmi les assistants du cortège, se remarquaient les citoyens Saint-Venant, conseiller général ; Vandorme, conseiller d'arrondissement ; Bondues, Facomprez, Masson, Dujardin, Cocheteux, etc.

Le cortège se rendit par les rues de Béthune et Neuve à la Mairie où les représentants des délégations furent reçus par M. Ch. Delesalle, maire.

Le citoyen Saint-Venant présenta au maire les délégations ouvrières, puis commença la présentation des revendications des travailleurs lillois.

Tour à tour, les citoyens Saint-Venant, pour les conseillers prud'hommes, Masson, pour les typographes, Vandorme, pour les employés de commerce, Dujardin pour les jardiniers, Facomprez pour les employés des travaux, présentèrent les doléances du monde du travail dont l'administration municipale réactionnaire a souvent négligé les intérêts.

M. Ch. Delesalle, de l'air aimablement désabusé d'un propriétaire qui reçoit dans une maison qu'il va abandonner le lendemain, accepte tout ce qu'on voulut lui donner et promit, sûr de n'avoir rien à tenir.

Le cortège se dirigea alors vers la Préfecture où les délégués furent reçus par M. Vincent, préfet, assisté de M. Richard, secrétaire général.

Le citoyen Saint-Venant présenta au Préfet les revendications particulières des ouvriers du bâtiment. M. Vincent s'engagea à soumettre les revendications présentées aux pouvoirs compétents.

A midi, tous les membres du cortège se dispersaient et dans l'après-midi, une foule considérable d'ouvriers en fête se promena dans la ville.

LA SOIRÉE

Le nombre de ceux qui chômèrent le 1er mai fut considérable. Dans beaucoup d'ateliers et d'usines le travail fut suspendu. Les chiffres officiels des chômeurs sont les suivants : Sept cents ouvriers et ouvrières de la manufacture des tabacs ; soixante à la fonderie de cuivre Cocard, rue de Valenciennes ; vingt à la fonderie de Vlamick, rue Geoffroy-saint-Hilaire ; trente à la fonderie Garnier, rue de Douai ; trois cents au tissage Lechat, rue de Lannoy ; cinquante et un mécaniciens de la maison Gits et Cie, fabricants d'appareils pour chauffage. Naturellement, ces chiffres relevés par la police sont de beaucoup inférieurs à la vérité, car dans de multiples maisons des petits patrons ont respecté la fête du travail, et par ailleurs des congés pour l'après-midi ont été accordés d'une façon presque générale.

On peut estimer à trois ou quatre mille ceux qui ont profité du beau soleil du 1er Mai. Le calme le plus parfait n'a cessé de régner dans toute la ville et l'espoir qu'avaient fondé les réactionnaires d'un 1er mai mouvementé, a été déçu complètement.

A neuf heures du soir, à la foix à l'Union de Lille et à l'Alcazar, deux magnifiques concerts réunirent une assistance considérable. Une partie de concert des plus artistiques souleva des bravos charmes. Les citoyens Delory et Varecque firent des conférences au cours de ces concerts, que des bals fort animés terminèrent.

A ROUBAIX

Ce fut, on peut le dire, une magnifique fête ouvrière. Jamais on ne vit tant d'ouvriers assister à cette manifestation du souvenir.

Il y avait, nous défions le *Journal de Roubaix* de dire le contraire, six mille travailleurs suivant les couronnes portées par les membres des syndicats du Textile, des Charpentiers-Menuisiers, des Mécaniciens, des Mouleurs, de la Fédération du Bâtiment du Parti Socialiste et de la Coopérative « La Paix ».

Sur la tombe des victimes du régime capitaliste, deux discours ont été prononcés : l'un par le citoyen Roland, délégué des ouvriers roubaisiens à la Confédération Générale du Travail, l'autre par le citoyen Lefebvre, secrétaire du Syndicat Textile.

A FOURMIES

Le grand cortège organisé par le syndicat et le parti socialiste, composé de près de mille manifestants, après avoir été, dans le plus bel ordre, rendre place de l'Eglise, un hommage aux victimes de 1891, se dirigea vers le cimetière.

Une couronne fut déposée sur la tombe des victimes au nom de la chambre syndicale textile de Fourmies. Le drapeau rouge de la société de libre-pensée « La Raison » flottait en tête du cortège.

Les candidats socialistes étaient présents. Le plus jeune d'entr' eux, les citoyens Moreau Casimir, au nom du syndicat textile ; Paris Alfred, vice-président du Conseil des Prud'hommes, au nom du Parti Socialiste ; Michaud, au nom du syndicat de Wignehies, et Duchêne, de Wignehies, ont pris la parole et furent très applaudis.

La plupart des usines ont chômé ainsi qu'à Wignehies.

A FRESNES

La fête du 1er Mai a été fêtée par le syndicat des verriers à bouteilles adhérant à la fédération des travailleurs du verre. Le syndicat avait fait appel aux ouvriers de toutes les corporations.

Très peu ont pu répondre à son appel, aucune usine en dehors des verreries, ne chômant.

Néanmoins un cortège très imposant a traversé les principales rues de Fresnes et d'Escautpont, et rien n'est venu troubler la fête, tout s'est passé dans le plus grand calme.

Les verriers à vitres ont organisé en l'honneur de la fête du travail, un banquet le soir chez Payelle.

A ARMENTIÈRES

Le 1er Mai a été fêté par les syndiqués d'Armentières, comme les années précédentes. Des concerts organisés au local de la coopérative « La Paix » et au local de la coopérative l' « Avenir », ont eu un plein succès.

Au siège de l'Association syndicale textile la façade était décorée de drapeaux rouges encadrant un transparent, rappelant aux ouvriers du textile que le syndicat protestait contre la fabrication des toiles dans les prisons, ce qui occasionne en partie le chômage dont souffre la population ouvrière armentiéroise. En somme, belle fête très calme.

A LENS

CHOMAGE COMPLET

Nous ne pouvons donner aujourd'hui un compte rendu étendu de la Fête des Travailleurs qui a été célébrée à Lens et dans la région avec le plus grand éclat ; mais nous devons signaler aujourd'hui l'empressement mis par les mineurs à répondre à l'appel de ce syndicat que M. Wattel et ses scribes considèrent comme mort, et dont ils ont pourtant si peur.

Non seulement à Lens, mais dans toute l'étendue de la concession, *le chômage a été complet. Pas un seul ouvrier ne s'est présenté à la fosse.* Ce chômage volontaire est des plus significatifs. Il montre d'une façon irréfutable que la grande organisation ouvrière des mineurs du Pas-de-Calais est plus forte, plus vivace que jamais, et que la voix de ses chefs est écoutée de tous.

A Lens, les retraites aux flambeaux organisées en ville et dans les cités ouvrières des numéros 11 et 12 ont eu un succès énorme. Une foule considérable les a suivies et a acclamé nos amis.

Dans la matinée d'hier, les délégations des sections syndicales et ouvrières, précédées d'une batterie de clairons et tambours et des drapeaux du syndicat, de la section du Parti socialiste et de la Chambre syndicale des ouvriers du bâtiment, se sont rendues en cortège à la mairie où le citoyen Basly les a reçues et a enregistré leurs revendications en assurant les représentants des travailleurs de tout son dévouement.

LA GUERRE AU MAROC

Le général d'Amade reçoit les soumissions. — Les forces dont dispose Mouley Hafid ne sont pas inquiétantes.

Oran, 1er mai. — Un télégramme du général d'Amade date de la casbah Ben-Ahmed, 30 avril, 5 heures du soir, annonce que le général s'est porté dans la direction de Sokhra-el-Djadja et a obtenu la soumission des tribus Achach ; en même temps, le général a pu recueillir des renseignements précis sur les mouvements de la méhalla de Mouley-Hafid.

Les forces dont dispose actuellement le prétendant peuvent être considérées comme négligeables : le passage de Mouley Hafid à Sokra-el-Djadja se serait effectué dans des conditions marquant plutôt l'attitude d'un fugitif que celle d'un prétendant marchant au succès.

En dernier lieu, la méhalla de Mouley Hafid se retirait vers Ain-Maza, au Nord de Sokra-el-Djadja, chez les Beni-Kiranl, hors de la Chouia.

Le prétendant, ne pouvant entrer à Marakech avec sa méhalla désagrégée, chercherait à agir sur Fez en usant d'intimidation et de forfanterie.

CHRONIQUE ELECTORALE

A Lille
CONTINUATION DES ECONOMIES

Un lecteur m'écrit : « Il me paraît que vous avez omis de parler des dépenses de construction de la Bourse du Commerce et de ce qui en résultera pour la bourse des Lillois ».

Ce lecteur a raison.

C'est encore à l'horizon une charge de plusieurs millions qui retombera sur une partie des patentés de Lille et des communes des environs de Lille.

La situation est la suivante : La Municipalité a versé à la Chambre de Commerce de Lille 500.000 francs prélevés sur fonds d'emprunt et la Chambre de Commerce doit payer le reste.

Et la Chambre de Commerce n'a pas le sou ; simplement des recettes annuelles d'une trentaine de mille francs absorbés par les dépenses courantes.

Il faudra donc qu'elle emprunte ce qui dépassera les 500.000 francs de la ville ; et, pour payer les intérêts et amortissements de cet emprunt, elle mettra, en vertu de la loi, des centimes additionnels sur les trois premières catégories de patentés.

Ce sont d'ailleurs les patentés les plus importants, ceux dont le droit fixe de la patente est au moins de 100 francs à Lille.

Quelle sera la dépense à faire ?

La Municipalité avait prévu 1.850.000 fr. de dépenses d'acquisitions et d'expropriations. Celles-ci ont atteint 2.250.000 francs.

La dépense des constructions serait d'environ 1.750.000 francs, paraît-il. Le total sera donc de 4.000.000 environ pour lesquels la Chambre de Commerce devra emprunter 3.500.000 francs. C'est encore un joli impôt de 175.000 francs par an environ qui retombera sur les contribuables, pour l'amortissement et les intérêts.

Ajoutés aux chiffres que nous avons déjà énumérés, ceux-ci donnent pour la dette nouvelle créée par M. Charles Delesalle 8.000.000 environ et pour les impôts nouveaux environ 900.000 francs par an.

Il aura coûté cher le passage à l'Hôtel de Ville des hommes d'ordre et d'économie.

Ed. DELESALLE.

Une Manœuvre

Depuis quelque temps déjà, nous étions au courant d'une petite manœuvre qui consistait à répandre le bruit que le citoyen Delory refuserait, en raison de ses fonctions législatives, le mandat de maire de Lille.

Le but, on le comprend : Delory a laissé derrière lui une réputation d'administrateur calme et sagace qui lui a valu une popularité dont les élections législatives ont indiqué l'étendue. En le présentant comme refusant le poste de maire, on espère porter atteinte à l'ensemble de la liste socialiste.

Nous aurions négligé ces propos si la *Dépêche* n'avait, hier matin, écrit quelques lignes dans le même sens.

Mais celle-ci ayant annoncé que c'est Saint-Venant qui serait maire, nous avons interrogé d'abord un des militants les plus autorisés du Parti socialiste qui nous a répondu que l'information de la *Dépêche* était de pure invention.

Jamais, nous a-t-il dit, pareille décision n'a été prise :

1° Parce qu'au Parti socialiste on n'a pas l'habitude de vendre la peau de l'ours avant d'avoir tué celui-ci.

2° Parce que le règlement veut que le choix du maire et des adjoints se fasse dans la semaine qui suit l'élection, dans une réunion entre les nouveaux élus et les membres de la Commission administrative de la Section Lilloise.

D'autre part, nous avons interrogé le citoyen Delory sur son refus éventuel, et il nous a répondu « qu'il n'avait aucune raison pour ne pas être, le cas échéant, à la disposition de son Parti pour la présidence de l'administration municipale, comme il l'a été, non seulement de 1896 à 1902, mais aussi de 1902 à 1904, alors qu'il était déjà député ».

Le canard réactionnaire a donc les ailes coupées.

ARRONDISSEMENT DE LILLE

A Mouvaux

LES CANDIDATS SOCIALISTES

Voici la liste des candidats du Parti socialiste :

Mouton Delphin, secrétaire fondateur de la section du Parti. — Vanoverberghe Alfred, tisserand. — Félix Georges, trésorier de la section. — Decottignies Louis, ancien conseiller municipal. — Vandesteene Henri, tanneur. — Lefebvre Henri, mécanicien. — Demulder Amédée, ancien conseiller municipal. — Picavet Jules, ancien conseiller municipal. — Leman Joseph, mécanicien. — Prade Emile, menuisier. — Langrenay Alphonse, mécanicien. — Pollet Joseph, maçon. — Mescart Carlos, ordonnateur des hospices, ancien conseiller municipal.

Si la liste socialiste est incomplète, c'est à cause de la terreur blanche qui règne à Mouvaux. Cela n'empêchera pas les prolétaires de voter, comme un seul homme, pour les treize candidats du Parti ouvrier. Les « blancs » auront beau solliciter les suffrages, en allant platinicher, prier, supplier à domicile, cela ne servira à rien ; ils en seront pour leurs frais.

Ce sera le seul moyen de balayer la réaction de la mairie.

LA LISTE RADICALE

Voici, d'autre part, la liste des candidats radicaux :

Duhem Désiré, maire, conseiller sortant. — Baron Louis, adjoint, conseiller sortant. — Baussart Adelin, négociant. — Blondel César, conseiller sortant. — Bonduelle Louis, tisserand. — Bostyn Léonard, domestique. — Bramé Albert, conseiller sortant. — Buiné Fernand, employé. — Carrette Henri, tisserand. — Cornille Emile, receveur buraliste. — Delaye Auguste, épicier. — Desquiens Jules, coiffeur. — Duhamel Paul, conseiller sortant. — Herlem Célestin, brodeur. — Lebrun Louis, employé. — Procureur François, tonnelier. — Provo Richard, coiffeur. — Surmont Florimond, conseiller sortant. — Vaillant Alphonse, conseiller sortant. — Vincent Victor, conseiller d'arrondissement, ancien maire. — Wallecan Emile, laveur. — Yanssens Arthur, retraité.

A Marquette

LES CANDIDATS SOCIALISTES

Voici la liste des candidats du Parti socialiste :

SECTION DE L'ABBAYE. — Van-de-Wege Henri-Honoré, commerçant. — Bailleul Alphonse, ancien conseiller. — Derudder Charles, presseur en confections. — Descamps Edouard, commerçant. — Patin Jean, journalier. — Spitaels Emile, employé.

SECTION DE LOMMELET. — Bailleul Alphonse. — Derudder Charles. — Descamps Edouard. — Patin Jean. — Spitaels Emile. — Van-de-Wege Honoré-Henri.

SECTION DU CENTRE. — Bailleul Alphonse. — Derudder Charles. — Descamps Edouard. — Patin Jean. — Spitaels Emile. — Deconinck Jean.

A Ronchin
A M. le Maire sortant

Nous lisons dans l'*Echo du Nord* un article signé de M. Grolez, maire de Ronchin, où il est dit :

« Le service de nettoyage est fait régulièrement par l'adjudicataire de l'ébouage et jamais on n'a présenté à ce sujet aucune réclamation au Conseil. »

Vraiment, M. le Maire, vous avez courte mémoire. Ne vous souvient-il plus qu'il y a quinze mois, vous avez été invité par le *Préfet du Nord, après plusieurs pétitions de* tous les habitants de la rue Lamblin (sans distinction d'opinions) à faire le nettoyage de ladite rue ? Le Conseil municipal a décidé, dans sa réunion du 18 mars 1907, en vue de donner satisfaction aux plaintes légitimes des habitants de la rue Lamblin, d'effectuer à la charge de la commune les travaux de premier nettoyage et d'enlèvement des immondices. L'avez-vous oublié ?

Depuis le 18 mars 1907, jusqu'au 18 mars 1908, où étiez-vous, M. le Maire ? Etiez-vous à Rome, près de votre Saint Père le pape, ou étiez-vous en léthargie ?

Il vous a fallu une année complète pour faire exécuter un décision prise par le conseil municipal. Et après, qu'avez-vous fait ? Quand ces tas d'ordures nauséabondes furent faits, vous les avez laissés quelques semaines encore.

Eh bien ! nous, habitants de la rue Lamblin, nous sommes bien décidés à faire nous-mêmes le nettoyage et nous allons vous le prouver dimanche prochain 3 mai.

Car nous en avons assez d'un maire qui n'a aucun souci de l'hygiène des habitants de la commune. Nous ne voulons pas que pour l'hiver prochain, nos enfants fréquentant l'école de la rue Lamblin recommencent à patauger dans ce bourbier infect, et reviennent de l'école comme s'ils avaient traversé un égout collecteur.

Nous allons vous signifier un congé en bonne et due forme, en vous remplaçant vous et vos amis, par les candidats de la liste socialiste et radicale qui se présentent à nos suffrages. Ceux-là sûrement feront mieux que vous.

Un groupe d'Habitants,

A Templeuve

LA LUTTE ELECTORALE. — On nous écrit :

Comme partout, nos bons réactionnaires ont essayé de faire adopter, et cela pour leur propre profit, la représentation proportionnelle. On peut le dire : alors que les radicaux et socialistes obtenaient à chaque élection un nombre de voix supérieur de quatre au leur, ils octroyaient aux radicaux deux sièges !

Mais socialistes et radicaux ne se sont pas laissés duper et tiendront bravement leur drapeau. Comprenant, comme à Lomme, le danger d'une entente au deuxième tour, seulement ils ont formé une liste d'union radicale et socialiste qui trouve dans tous les milieux républicains le meilleur accueil et qui, énergiquement soutenue par M. Demesmay, enlèvera dimanche la mairie à la réaction, qui l'occupe depuis huit ans.

La situation est nette : d'un côté, la liste d'union radicale et socialiste ; de l'autre, la liste réactionnaire s'intitulant de concentration républicaine, alors qu'elle comprend des hommes comme Hazard, Leboucq, etc., qui soutinrent M. Dehau contre Spriet et Inghels, comme Baratte, qui a tous ses enfants chez les frères Saint-Jean, à Douai.

Tous les électeurs républicains voteront sans rayer aucun nom pour la liste d'union radicale et socialiste.

A Lomme
La situation

Un appel aux électeurs socialistes

Afin de chasser les réactionnaires de la Mairie, devenue, grâce à eux, une succursale de sacristie, où seuls sont bien accueillis les membres des sociétés de Saint-Vincent-de-Paul, de l'Union sociale et patriotique (c'est ainsi que s'appellent aujourd'hui les réactionnaires), à l'exclusion des électeurs républicains et socialistes, notre section socialiste, dans son assemblée générale, conformément aux décisions de nos congrès, a décidé la formation d'une liste de coalition républicaine.

Cette décision a été prise dans l'intérêt des travailleurs et de notre Parti.

Tous les candidats, républicains et socialistes, se sont engagés à unir leurs efforts pour faire aboutir le programme énoncé dans leur profession de foi.

Sous aucun prétexte, personne d'entre nous n'a le droit de rayer un nom quelconque de la liste, « sans trahir les décisions du Parti ».

Vous comprendrez, d'ailleurs, que chaque rature est une voix accordée à la coalition réactionnaire.

Quels que soient les motifs qu'on pourrait invoquer, soyez sourds aux propos intéressés.

Nous ne pouvons pas croire qu'un seul électeur socialiste, digne de ce nom, puisse accorder une voix à un Nicolle ou autre gros bonnet clérical, car nous ne pourrons jamais trop le répéter : toute rature est une voix accordée aux réactionnaires.

Donc, camarades, nous comptons sur vous comme vous pouvez compter sur nous.

Citoyens,

Vous ferez tous votre devoir, nous saurons faire le notre dans l'avenir, pour faire triompher la cause socialiste.

Aussi, nous sommes persuadés que vous ferez bloc avec le parti républicain, « vous voterez tous liste entière », pour chasser à toujours les réactionnaires de notre commune.

Allons tous au scrutin au cri de : A bas la réaction !

Vive la République démocratique et sociale !

Les candidats socialistes : Dereuse Eugène, Sénéchal Théophile, Plécy André ; Mille Louis, Verhulst France, Dassonville Albert, Rivière Louis, Dumortier Cyrille, Leveugle Victor, Deblauwe Pierre, Verbeke Jules.

A Sailly-lez-Lannoy

CANDIDATS REPUBLICAINS DEMOCRATES

Deldalle Jean, maire sortant. — Leuridan Jean, adjoint, conseiller sortant. — Hennion Augustin, conseiller sortant. — Delepianque Clément, conseiller sortant. — Deldalle François, conseiller sortant. — Blicq Jourdain. — Lepage Jean. — Parent Charles. — Lepève Emile. — Franchomme Jean-Baptiste. — Colin Louis. — Dumont Jules.

A Wannehain

LES CANDIDATS DU BLOC

Voici la composition de la liste radicale et socialiste :

Dumoulin Jean-Baptiste. — Delemarle Oscar. — Hontois Henri. — Coulier Cyrille. — Connel Jean-Baptiste fils. — Dorchies Henri. — Catrix Charles. — Huart Jean-Baptiste. — Descamps Victor. — Hers Henri. — Calain Charles. — Moulin Adémar.

M. Charles Pollet, maire démissionnaire, présente une liste sur laquelle figure toute la fine fleur de la réaction cléricale.

Et dire que M. Pollet ose prétendre qu'il est républicain.

ARRONDISSEMENT D'HAZEBROUCK

A Bailleul
La « liste des Brasseurs »

Dès que la liste des blancs a été affichée, elle a été immédiatement baptisée « La Liste des Brasseurs ». En effet, sur 23 candidats il y a 5 brasseurs. D'autre part, si on ne les a pas pris tous, c'est que parmi ceux qui restent il y en a un de nationalité étrangère et un autre, Jeune Dandy, qui a remporté aux dernières élections complémentaires une veste si gigantesque qu'il ne pouvait vraiment figurer sur aucune liste.

On sait que dans notre ville il n'y a que 7 ou 8 brasseurs ; il est permis de trouver la proportion « un peu forte », il est vrai que par compensation la bière qu'ils fabriquent ne l'est pas !... Il ne faut pas être grand clerc pour découvrir le motif de cette avalanche de brasseurs : chacun sait que lorsque le parlement a voté la loi sur le dégrèvement des boissons hygiéniques, les droits d'octroi ont baissé, à Bailleul, de 3 francs l'hectolitre. Les brasseurs auraient dû baisser le prix de leur marchandise dans les mêmes conditions, mais ils s'en sont bien gardés, ils n'ont évidemment pas osé l'augmenter non plus ; ils se sont contentés de maintenir les prix antérieurs et d'empocher la différence c'est-à-dire plus de vingt mille francs par an. Le devoir de la municipalité eut été, à cette époque, d'augmenter le prix de l'abonnement de ces messieurs pour les droits d'octroi, mais... elle n'en fit rien, et pour cause.

Les brasseurs ont ensuite formé un syndicat afin qu'il ne puisse venir à l'idée d'un d'entre eux de faire concurrence aux autres en faisant baisser le prix de la bière.

Aujourd'hui, sur 7 ou 8 brasseurs, cinq posent leur candidature au conseil municipal, afin d'être les maîtres absolus et sans contrôle de la situation ; ils pourront encore faire baisser le prix de l'abonnement qu'ils doivent à l'octroi et les contribuables bailleulois paieront pendant que ces messieurs s'engraisseront.

Qu'ils soient nommés, quel est l'employé d'octroi qui oserait verbaliser contre ces seigneurs et maîtres ?

Electeurs bailleulois, vous secouerez ce joug en même temps que celui des hobereaux qui ont la prétention d'exercer éternellement leur domination sur vous. Vous voterez tous pour la liste républicaine démocratique.

A Estaire

LEUR PEUR. — L'heure est venue où les conseillers municipaux devraient du moins rendre compte de leur mandat à leurs concitoyens, et se représenter devant le corps électoral pleins de foi en leur réélection.

Nos édiles ont peur, car ils savent que la classe ouvrière et socialiste d'Estaires a fait, depuis quelques années, un énorme progrès. Les travailleurs ont appris à mieux connaître leur devoir économique et leur devoir politique. Nos édiles, aidés de la classe capitaliste, ayant considéré jusqu'à ce jour les travailleurs des villes et des champs comme quantité négligeable, ont une vive appréhension d'affronter la lutte, contre une masse réfractaire à leur programme.

Les détenteurs de la fortune, ces grands industriels, désireux de conserver leurs privilèges, ont apprécié à leurs dépens, la force d'une armée ouvrière, pleine d'ardeur et de foi, pleine de cohésion.

Nos édiles ont peur, car ils savent que les militants de la classe ouvrière, dans une heure d'énergie, pleins d'enthousiasme dans leurs revendications, entraîneront le troupeau à leur suite. Nos édiles savent que cette secousse nerveuse donnera à cette masse d'ouvriers l'occasion de se débarrasser pour toujours des implacables adversaires du progrès, de la science et de la raison.

Peut-être que demain, la bourgeoisie capitaliste d'Estaires, avec sa tactique habituelle, s'efforcera de semer la défiance et la haine entre ouvriers et paysans.

Jusqu'à ce jour, elle s'est efforcée de nous diviser pour mieux nous exploiter. Elle a trop abusé de l'ignorance et de la crédulité en trompant la classe ouvrière sur nos intentions, nous représentant comme des partageux ou des révolutionnaires mettant tout à feu et à sang.

La classe ouvrière d'aujourd'hui, connaissant son devoir, serait inexcusable de se laisser effrayer par le spectre rouge que nos édiles agitent constamment devant les travailleurs pour les exciter à combattre les socialistes.

Aussi, pleins de foi et d'espérance dans l'avenir meilleur, nous conseillons à tous les travailleurs de faire leur devoir de citoyen dimanche prochain.

Les Socialistes d'Estaires.

ARRONDISSEMENT DE DOUAI

A Somain
Réponse à M. Dransart

Quand on nous a annoncé qu'une lettre du docteur Dransart paraissait dans le « Réveil du Nord », nous nous sommes dit tout de suite :

« M. Dransart remercie la « Réveil » et ses correspondants somainois de lui avoir procuré l'occasion de battre la grosse caisse avec la question de l'hôpital. Il n'en avait pas encore été question en cette période électorale et cela ne pouvait se passer ainsi. »

Le don personnel de M. Dransart pour l'hôpital, toujours à venir, hélas ! n'est pas de dix mille francs, mais simplement de deux mille francs, le complément ayant été souscrit par des tiers.

Cela ne l'a pas empêché de réclamer le revenu du titre de 300 francs de rente, pour Mme Lecœuvre, son ancienne cuisinière, d'abord ; pour M. Viruel, son employé, leur vie durante, pour passer ensuite au fils de M. Dransart. On est prévoyant ou on ne l'est pas.

Il nous annonce que deux propriétés, sises rue Gambetta, sont destinées à l'hôpital. Tant mieux ? En les estimant largement, elles peuvent valoir trente mille francs. Le restant de l'héritage Hennion, évalué à trois cent mille francs, qu'est-il devenu ? Où est-il passé ?

M. le docteur Dransart ne nie pas que c'est M. le curé Buzin qui fut l'héritier.

En vérité, est-ce bien louable de laisser dépouiller, et d'y aider, comme légataire universel, les si nombreuses familles qui attendaient, de droit, l'avoir de Mlle Hennion, pour en faire profiter M. Buzin, richement doté ?

La générosité de M. Dransart est connue ; elle se manifeste surtout en période électorale et quand — il doit y avoir une quinzaine d'années — il a remis mille francs à chacun des deux notaires de Marchiennes, sous prétexte d'hôpital, il n'a certes pas négligé de calculer pour combien de périodes électorales cela aurait pu servir et à combien élèverait l'économie à faire.

Un millionnaire donner deux mille francs pour une si belle œuvre !... Fi !... Il parle de la majorité réactionnaire du conseil munici-

---

FEUILLETON DU 2 MAI. — N° 7

Docteur Vampire

par Paul de Garros

— Vous avez dû être beaucoup aimée, vous, mon maître, dans le monde, dans le grand monde où vous fréquentez.

Georges ne put s'empêcher de rougir.

— Quelle idée, mon cher enfant !... et quel curieux vous faites ! Mais, je n'ai pas de secret pour vous. Je crois pouvoir affirmer, sans crainte de me tromper, que je n'ai jamais été aimé sérieusement ; car, pour moi, à part quelques amourettes insignifiantes, je n'ai jamais aimé, aimé réellement, profondément. Or, comme je vous le disais tout à l'heure, l'amour est généralement contagieux...

Un frisson de joie secoua l'adolescent, qui poursuivit cependant :

— Oh ! si, on doit vous aimer : vous avez tant de qualités !

— Quand vous aurez fini de me faire des compliments ?

— Mais vous savez, ajouta Mikaël sans s'arrêter au reproche je ne veux pas qu'on vous aime trop.

Georges était sur les épines. Néanmoins, il voulut prendre la chose en riant :

— Seriez-vous jaloux ? murmura-t-il.

Mais, en disant cela, sa voix, sans qu'il sût pourquoi, tremblait légèrement. Son insouciance était toute superficielle.

L'adolescent ne répondait pas tout de suite : enfin, après avoir longuement regardé son maître, il balbutia :

— Peut-être !

Puis, aussitôt, se couvrant le visage de ses mains, il ajouta, entre ses dents, tout bas :

— Ah ! si vous saviez ! Si vous saviez !...

Mais Georges Halgan ne savait pas.

Toutefois, il devait savoir bientôt. Car, si ses yeux n'avaient pas encore percé le mystère, son cœur l'avait déjà deviné...

. . . . . .

Dans l'après-midi de ce même jour, une jeune et charmante femme, Mme de Lautrec, qui allait partir incessamment pour le Midi, vint dire adieu à ses bons amis Halgan.

Le diplomate étant sorti, la visiteuse fut reçue par Mme Halgan et Mikaël, qui se trouvait, par hasard, au salon.

Bien qu'elle fût veuve, — veuve à vingt-cinq ans ! — Mme de Lautrec ne pensait pas que la réserve imposée par sa position, pût l'empêcher de fréquenter chez les Halgan aussi souvent que par le passé.

Elle éprouvait, d'ailleurs, pour Georges, une assez vive sympathie, ne cherchait pas à s'en défendre, encore moins à le dissimuler.

L'absence du jeune homme favorisant les épanchements, la veuve fit rouler principalement l'entretien sur les mérites, les talents, les éminentes qualités du diplomate, et s'étendant sur ce sujet avec d'autant plus de complaisance qu'elle était sûre, par là, de plaire à la vieille dame.

Tout en éprouvant une secrète jouissance à constater que son maître, partout où il était connu, laissait la même impression favorable, Mikaël ne put entendre ces compliments sans ressentir un très violent mouvement de jalousie.

« Quelle était cette femme qui se permettait d'avoir, sur le compte de Georges Halgan, des sentiments si enthousiastes... pour ne pas dire plus ?...

« Une amie, une amie quelconque ? Oh ! non... sa maîtresse peut-être ?... Tout au moins sa fiancée ? celle qui avait réussi à enchaîner son cœur... qui s'unirait à lui un jour ? »

Cette pensée jeta soudain, un tel trouble dans l'âme du jeune secrétaire qu'il dut, afin de ne pas se trahir, imaginer un prétexte pour se retirer.

Enfermé dans sa chambre, il demeura longtemps dans une prostration douloureuse.

Ce n'était pas la première fois pourtant, que cette angoisse l'étreignait. Il connaissait bien les succès du diplomate dans la haute société parisienne, le charme irrésistible que répandait sa présence. Et, chaque fois qu'il avait perçu quelques échos lointains de ses succès, il en avait été heureux et fier, mais en avait souffert cruellement.

Cette jalousie tenace, sans cesse en éveil, susceptible et ombrageuse, n'était-elle pas une preuve suffisante du véritable sentiment qui remplissait son cœur ?

« La jalousie ne va pas sans l'amour ! » affirme le proverbe.

Hélas ! Mikaël en faisait, une fois de plus, l'expérience.

La soif même, tandis qu'il cherchait en vain le sommeil, rongé par la plus cruelle obsession l'avait vint de lui-même sur ses lèvres :

« Cependant, aucune de ces femmes qui prétendent l'aimer, ne l'aime autant que moi ! »

Il est inutile, après cela, de se demander pourquoi le neveu de Périclès Zarri continuait à demeurer dans l'hôtel Halgan, sans plus se soucier de ses scrupules antérieurs ; il n'était plus maître de sa volonté ; il était prisonnier de celui qu'il était chargé de séduire et d'enchaîner.

Parmi les résultats de ses sombres machinations, le docteur Zarri n'avait peut-être pas prévu celui-là.

IV.

— Une lettre pour vous, monsieur Mikaël ! dit Pascal en tendant une large enveloppe grise.

— Une... lettre... pour moi ?

Le monde extérieur était si loin de l'adolescent, si étranger surtout à ses préoccupations, qu'au premier moment, il n'en revenait pas qu'on pût lui écrire.

Mais un rapide coup d'œil sur l'adresse le fit bien vite retomber dans la réalité ; le timbre de San-Remo, l'écriture de la suscription lui indiquaient clairement d'où provenait la missive.

D'un geste brusque, il fit sauter le cachet, sans pouvoir dominer une appréhension poignante, et lui tout d'un trait.

C'était un billet de quelques lignes seulement :

« Mon cher neveu,

« Les agréments et les occupations de votre existence actuelle vous absorbent-ils donc au point de vous faire oublier votre tuteur ?

« J'aurais été content de recevoir plusieurs fois déjà de vos nouvelles. Je m'étonne que vous n'ayez pas jugé à propos de me donner signe de vie et je m'en affige.

« Vite un mot, je vous en prie.

« Où en sont nos affaires ? Tenez-moi au courant, n'est-ce pas ?

« Tout le monde ici, va bien et vous envoie ses amitiés.

Votre oncle,

« P. Z. »

Mikaël, qui frémissait de colère contenue, froissa le papier avec dégoût et le jeta au feu.

Puis, se laissant tomber sur un fauteuil, il éclata en sanglots. Au milieu de ses larmes, des imprécations, des appels désespérés lui montaient aux lèvres :

— Ah ! je suis donc maudit, perdu, abandonné de tous... D'un côté, c'est le déshonneur et la honte... de l'autre la douleur sans fin...

« Je ne peux plus rester ici qu'en me rendant coupable d'une infamie !... Et si je fuis cette maison, ce sera pour retomber inévitablement sous le joug de ce monstre !

« ... De ce monstre ?... Puis-je parler ainsi de mon tuteur, de mon bienfaiteur, de mon parent ?

« Mon parent, cet homme ? Non, jamais. Mon bienfaiteur, mon tuteur : soit ! car, enfin, je ne puis nier qu'il m'a élevé, qu'il a pris soin de moi, qu'il ne m'a laissé manquer de rien au point de vue matériel, depuis que j'ai été confié à sa garde.

« Mais, à par cela, non, non, je n'ai rien de commun avec ce médecin, je n'ai pas une goutte de son sang dans mes veines, j'en réponds.

« Cet homme ? Mon oncle ? Allons donc, quelle plaisanterie ! C'est de la frime, ce titre dont il se pare à mes yeux ! C'est pour mieux cacher son jeu. Cela le dispense d'entrer dans d'autres détails sur ma naissance, ma famille... Oui, ma famille, pourquoi ne m'en parle-t-il jamais, jamais ? Est-ce donc lui toute ma famille ? Suis-je donc un enfant trouvé ? »

Et, après une minute de calme :

— Oh ! le monstre !... le monstre !... Je ne peux même pas lui être reconnaissant de m'avoir élevé, puisqu'il ne subvenait à mes besoins que pour me préparer à servir un jour ses passions et ses rancunes, à être l'instrument de ses vengeances !

« Malheur sur moi... Rien ne peut me sauver de l'abîme... J'aime mieux mourir...

On frappa à la porte un coup discret.

— Entrez ! fit Mikaël après une courte hésitation.

C'était Georges Halgan.

Les larmes répandues sur les joues de l'adolescent, le trouble profond dont son visage portait les traces, l'avaient mis, en un clin d'œil, au courant de la situation.

Il s'avança, les mains tendues, l'air affable et grave à la fois :

— Voyons, mon chef enfant, quel nouveau chagrin est venu, ce matin, vous accabler pour vous rendre malade à ce point ? Vous avez la fièvre, vous êtes dans un état épouvantable... Si vous ne parvenez pas à dominer vos nerfs, vous finirez par vous tuer...

— C'est ce que je désire ! murmura Mikaël.

Georges regarda son secrétaire longuement, longuement, avec une telle expression de tendresse résignée, que celui-ci fut sur le point de se jeter dans les bras de son maître et de lui crier :

— Pitié ! pitié ! je vous ai trompé... j'ai été placé près de vous pour vous trahir, vous ridiculiser, vous déshonorer, vous faire souffrir. Mais c'est moi qui suis vaincu, subjugué... je vous aime... Regardez-moi, regardez-moi bien : vous comprendrez que... « je peux vous aimer... » Pitié ! pitié ! Oui, je vous aime, et vous seul pouvez me sauver... Je n'ai plus de confiance, plus d'espoir qu'en vous ! »

Mais, au moment d'agir, Mikaël s'arrête. La pudeur, un dernier scrupule, peut-être une circonstance insignifiante l'empêchèrent de prononcer le mot décisif qui aurait dénoué cette situation terrible.

(A suivre) Paul de GARROS